NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 4 1935

Encore Beauraing

J.B. LENAIN

p. 372 - 401

https://www.nrt.be/en/articles/encore-beauraing-3516

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ENCORE BEAURAING

Le numéro d'octobre dernier des *Études Carmélitaines* contient une nouvelle série d'articles contre l'origine surnaturelle des apparitions de Beauraing. Nous n'avons pas l'intention d'examiner en détail chacune des affirmations de ces articles (1). M. Nicaise Vermer dans l'*Officiel de Beauraing* du 15 décembre 1934 a déjà signalé un nombre d'erreurs considérable, regrettable dans une étude qui veut être critique, et le P. Maes, nous l'espérons, le fera bientôt plus complètement encore et d'une manière digne de son premier travail (2).

Pour nous, après quelques remarques de méthode, nous nous contenterons : 1° de montrer l'insuffisance de l'explication naturelle proposée dans ces articles; et 2° de relever ensuite l'erreur de tendance, le principe spécieux qui inspire inconsciemment l'attaque.

I. La méthode de démonstration.

Nous croyons utile de rappeler ici et de préciser la méthode que nous avons suivie et à laquelle nous nous sommes rigou-

(1) Voir dans l'*Officiel de Beauraing* du 1er et du 15 décembre 1934 et dans la *Voix de Beauraing* des mois de janvier et février 1935 les réponses déjà faites aux *Études Carmélitaines*.

(2) La *Revue des lectures* de l'abbé Bethléem, 1934, p. 1001, appréciait comme suit l'ouvrage du P. Maes : « Pour une critique, c'est une critique! Plus de quatre cents pages sur trois écrits dont l'ensemble n'en dépasse pas cent. Les moindres affirmations sont pesées, discutées, appréciées. Les plus menus détails sont tournés et retournés, envisagés sous tous leurs aspects. Mais c'est aussi plus qu'une critique. L'auteur a voulu faire œuvre d'historien, écrire d'après toutes les règles de la critique historique, l'histoire des événements de Beauraing, tout en montrant « tout ce qu'il y a d'incomplet et d'erroné » dans les écrits de son antagoniste. Témoin oculaire des événements pendant une dizaine de jours, au temps des apparitions, puis témoin encore par l'enquête qu'il a menée sur place au cours de quatre mois, l'auteur est fondé à parler et à juger.

Aussi son gros livre, tout de discussions minutieuses, s'il ne s'adresse guère au grand public, restera-t-il la base indispensable des études et discussions de l'avenir. Et même si le magistère se prononçait un jour en sens inverse, il conserverait encore sa valeur documentaire. »

reusement tenu dans notre démonstration de l'origine surnaturelle des apparitions de Beauraing.

Cette démonstration comprenait deux parties bien distinctes : la première recherchait s'il était possible de donner de « l'ensemble des faits de Beauraing » une explication *naturelle* quelque peu plausible et concluait par la négative. Or, « l'ensemble des faits » peut signifier deux choses : tout d'abord l'ensemble de tous les traits du *phénomène psychologique;* mais aussi, en plus du phénomène psychologique, les *grâces extraordinaires* qui l'accompagnent, et les *autres indices de l'action divine.* Il importe de bien distinguer ces deux sens pour donner à la conclusion finale toute sa force. Plusieurs de ces indices, comme la certitude, la joie, le changement de conduite peuvent être considérés sous un double aspect, d'abord comme éléments du phénomène psychologique, et ensuite comme effets d'une grâce surnaturelle. Dans la première partie de notre démonstration, lorsque nous avons parlé d'une conviction profonde chez les enfants, c'était du point de vue purement psychologique, et ainsi tombent à faux certaines critiques qui nous ont été adressées. C'est nous avoir mal compris que de nous reprocher de vouloir établir l'harmonie du tout dans un mélange de notes naturelles et surnaturelles.

La seconde partie de notre démonstration se résume comme suit : étant donné qu'aucune explication satisfaisante ne semble pouvoir être donnée de l'ensemble du phénomène psychologique et de tous ses aspects, nous avons examiné si nous trouvions, dans le cas des enfants de Beauraing, des indices suffisants d'une action divine, justifiant la croyance à l'origine surnaturelle des apparitions et nous avons conclu par l'affirmative.

Ces deux parties devaient se traiter séparément; chacune a sa méthode propre, son genre de preuves et de certitude. C'est le tort des articles que nous critiquons, comme, parfois aussi, de certaines apologies de Beauraing, de ne pas distinguer assez nettement ces deux parties de la thèse. Dans la première on ne peut faire appel qu'aux lumières de la raison naturelle, appuyée sur les données des différentes sciences; dans la seconde

on peut et l'on doit faire appel aux données que la foi et l'enseignement catholique nous fournissent sur l'action divine et ses caractères; la certitude d'ailleurs pourra être plus ferme sur le premier point que sur le second. Nous avons entendu des incroyants déclarer simplement tel fait inexpliqué et inexplicable, et se refuser bien nettement à en admettre l'origine surnaturelle. Pour discerner le caractère miraculeux du fait, certains théologiens iront même jusqu'à exiger une lumière spéciale (1).

De plus, c'est à nos adversaires qu'il incombe, puisque nous en nions la possibilité, de nous présenter cette explication naturelle qu'ils disent satisfaisante; quant à l'origine surnaturelle, c'est à nous à prouver, en nous appuyant sur les données de la foi et l'enseignement traditionnel, que les indices de l'action divine se manifestent réellement dans les faits de Beauraing.

Ici une remarque s'impose qui a son importance. La réalité d'une apparition surnaturelle dépend uniquement de la volonté et de la liberté du Tout-Puissant; pour en réaliser le mécanisme, celui-ci a à sa disposition une infinité de moyens, dont un grand nombre nous sont inconnus. Nous nous trouvons en présence d'une puissance infinie d'action, qui n'est limitée que par ce qui est contradictoire; la logique nous force à tenir compte de notre ignorance. Si nous découvrons des indices probants d'intervention surnaturelle, la difficulté d'expliquer certains détails, de séparer toujours l'action naturelle de la faculté humaine d'avec l'action divine, ne doit pas nous arrêter. Ce n'est pas là passer de l'ordre possible à l'ordre réel, comme on nous l'a reproché (*o. c.*, pp. 368 et 369) et c'est encore moins,

(1) *Études Carmélitaines*, *o. c.*, p. 375. L'auteur parle de théologiens qui confondent la surnaturalité essentielle de la foi avec la surnaturalité modale du miracle; il fait probablement allusion à la théorie dite « des yeux de la foi » du regretté P. Rousselot. Nous ne nous chargeons pas de défendre cette théorie, mais c'est bien mal l'interpréter que de dire qu'elle favorise la reconnaissance de miracles qui n'en sont pas, et que l'on ne peut prouver. C'est tout autre chose de dire : il faut une *lumière spéciale* pour percevoir et prouver le caractère miraculeux d'un fait et de dire : ce caractère peut être perçu là où il n'existe pas.

comme on nous en fait grief (p. 367), raisonner « à la manière des spirites ».

Dans cette seconde partie de notre démonstration, devant cet inconnu qu'est pour nous l'étendue de la Puissance divine, certaines suppositions sont permises qui ne seraient pas à leur place dans la première partie; quand nous en appelons à certaines possibilités de l'action divine, nous avons *auparavant éliminé la première explication* et l'avons montrée inacceptable. Le péché contre la logique semble se trouver plutôt chez ceux qui, ayant à donner une explication psychologique des faits, répondent par des objections sur les modes possibles de l'action divine. Ce serait tout aussi logique, pour qui prétendrait fournir une explication naturelle de l'expansion du christianisme, de croire la donner en présentant des objections contre le mystère de la Sainte Trinité.

Telle est la méthode que nous avons suivie. Est-ce à dire que nous condamnions une méthode qui irait *d'emblée* à l'examen des indices surnaturels ? Non; l'action divine surnaturelle peut s'imposer avec une telle force, qu'elle se rend pour ainsi dire évidente; tel est le cas de la conversion de saint Paul.

Mais tous les cas ne se présentent pas avec un semblable éclat; les bénéficiaires des faveurs célestes extraordinaires ne sont pas tous non plus des personnages d'une haute sainteté, déjà favorisés des grâces d'ordre mystique, et pour lesquels une apparition n'a rien de si étonnant...

Mais que dire de ces cas où l'impossibilité d'une explication naturelle n'apparaît pas, où la vision ou l'audition pourrait s'expliquer par l'activité du subconscient, mais pourrait être aussi l'effet d'une intervention surnaturelle, et s'accompagnerait de fruits surnaturels sortant de l'ordinaire ? Serait-il permis de s'appuyer sur ces derniers indices pour conclure au surnaturel ? Nous ne pouvons traiter ici à fond cette question, ni décrire en cet article les grandes lignes du raisonnement qui conclurait légitimement à l'origine surnaturelle de l'apparition. Semblable méthode n'a rien d'illogique, si la connexion entre ces effets spirituels et le phénomène psychologique apparaît

suffisamment marquée et assez immédiate; nous croyons que les grands maîtres qui ont traité du discernement des esprits n'hésiteraient pas. La conclusion cependant serait moins ferme que là où est établie clairement l'impossibilité de l'explication naturelle du phénomène psychologique.

Toutefois cette seconde méthode n'est aisément praticable que par des maîtres de la doctrine mystique; sinon elle peut exposer à d'amères déceptions. Nous nous demandons si là n'est pas peut-être la raison des variations de M. Leurquin. Il nous avoue lui-même avoir « longtemps cru de toute son âme à la réalité surnaturelle des visions de Beauraing et d'ailleurs » (*o. c.*, p. 311), avoir « suivi en témoin assidu, en pèlerin fidèle, les apparitions qui mirent en émoi tour à tour divers coins de la Belgique » (p. 313). Son cas n'est pas unique... Nous connaissons plus d'un de ces pèlerins fidèles de toutes les apparitions, qui croyaient à tout sans discernement malgré les avertissements que nous leur avions donnés, et qui, déçus sur quelques points, ont finalement tout rejeté, non seulement Étichove, Chaineux, Onkerzeele, mais Banneux et Beauraing, et même parfois Lourdes, passant ainsi d'un extrême à l'autre. « Tout cela se vaut » gémissent-ils. Leur erreur est une erreur de méthode. Devant un fait d'apparition, il faut commencer par chercher une explication naturelle, et tant que celle-ci reste quelque peu plausible, il vaut mieux opter pour elle, ou tout au moins laisser le point d'interrogation. C'est seulement lorsque l'explication naturelle paraît dénuée de toute probabilité qu'intervient l'emploi des critères donnés pour le discernement des esprits... Ces pèlerins assidus allaient d'un lieu d'apparition à l'autre, ne voulaient considérer que les élans de piété de la foule, et, à cause de cela, croyaient à tout. Un certain sentimentalisme religieux, et non pas la raison, les poussait à découvrir une intervention surnaturelle partout, et le même sentimentalisme, une fois déçu, les amène à rejeter tout en bloc.

II. L'INSUFFISANCE DES EXPLICATIONS PROPOSÉES.

Après avoir lu et relu les articles des *Études Carmélitaines*, nous nous sommes demandé : « Nous donnent-ils enfin l'explication cherchée ? » Ils en sont, nous semble-t-il, plus loin que jamais. Les pourquoi posés ici même dans notre premier article d'avril 1933 (1) restent sans réponse; les objections soulevées dans un article suivant (2) contre l'explication des « Faits mystérieux de Beauraing » subsistent aussi fortes qu'autrefois; aucune n'est résolue; il nous semble au contraire que, dans ces dernières *Études Carmélitaines*, apparaît plus manifeste l'impossibilité d'une explication naturelle totale des faits de Beauraing. L'on peut rejeter l'interprétation surnaturelle; mais à qui examine sans parti pris les interprétations naturelles présentées, celles-ci paraîtront obscurcir davantage le mystère plutôt que l'expliquer. Que l'on veuille bien nous écouter quelques instants.

Quel est le fait d'ensemble dont nous cherchons une explication ?

Le 29 novembre 1932, au soir, cinq enfants, reconnus normaux, ont une sensation étrange, inaccoutumée : ils croient percevoir se mouvant au-dessus d'un pont, non loin d'une grotte de Lourdes, une forme devant ressembler à la Vierge, car ils tâchent d'abord d'en définir l'objet en disant : « la statue de la grotte a bougé »; puis, soit dès ce jour, soit dès le lendemain, lors d'une reprise du phénomène, ils disent avoir la sensation nette que c'est la Vierge qui leur apparaît; dès le 3e jour, l'apparition vient se fixer près d'une aubépine, se trouvant près de la grille du jardin. Le même phénomène se renouvelle à peu près tous les jours suivants, avec cependant des interruptions inattendues et des différences de durée et de circonstances, avec diverses paroles de l'apparition qu'ils

(1) *N. R. Th.*, avril 1933, p. 337.

(2) *Ibid.*, sept.-oct. 1933, p. 703. Ces deux articles, auxquels nous faisons souvent allusion, ont été réunis en brochure : « Beauraing. Les événements. La controverse ». Tournai-Paris, Casterman, 1934, 4 frs.

croient entendre et répètent semblablement sans paraître s'être concertés, devant des foules nombreuses, durant un long mois, pour cesser alors brusquement et définitivement après des adieux de l'apparition à chacun des enfants.

Tout est mis en œuvre pour les détromper et les faire revenir sur leur dire, raisonnements, moqueries, prières, menaces; rien n'y fait. Ils affirment avoir vu la Vierge, paraissent profondément persuadés de ce qu'ils disent, et toute leur conduite semble manifester cette conviction profonde. Depuis deux ans, ils persévèrent dans leurs affirmations, sans qu'ait jamais paru entre eux le moindre désaccord sur ce point; de plus en plus leur piété envers la Vierge s'accentue, témoin ce chapelet récité chaque soir depuis deux ans, quelles que soient les circonstances, fatigue, mauvais temps, absence.

Voilà l'ensemble du phénomène psychologique dont nous cherchons une explication.

Notons les points essentiels dont il faut rendre raison : c'est d'abord l'origine même du phénomène : quelle peut être la cause de cette étrange sensation du début ? quelque chose d'objectif et d'extérieur ou bien une émotion purement subjective ? Si c'est une émotion purement subjective, comme il est peu probable que les cinq enfants se soient trouvés à la fois, indépendamment l'un de l'autre, sous le coup de la même émotion, comment a-t-elle pu se communiquer ? C'est ensuite sa répétition : le phénomène une fois déclenché, pourquoi se continue-t-il un second, un troisième jour ? pourquoi va-t-il se répétant *une trentaine de fois*, devant des témoins nombreux, avec des interruptions aux jours où on s'y attendrait le moins, comme au jour de Noël; pourquoi chez ces enfants et pas chez d'autres, tout proches d'eux (1) ? C'est enfin la conviction inébranlable des enfants qui demande explication, leur accord unanime quant à l'essentiel; c'est la persévérance de leur conviction, s'affirmant

(1) Pourquoi chez les Degeimbre, seulement Andrée et Gilberte et pas Jeanne, malgré tous les désirs de celle-ci de voir comme ses sœurs. Si les enfants éprouvent ce qu'ils disent, pourquoi Jeanne ne l'éprouve-t-elle pas ? Et s'il y a comédie, pourquoi Jeanne n'entre-t-elle pas dans le jeu ?

de plus en plus, les entraînant à des sacrifices et cela depuis plus de deux ans; la résistance de cette conviction à l'épreuve du temps donne au problème à résoudre une grande partie de son intérêt. D'effets aussi marqués et aussi durables, il faut trouver une cause proportionnée.

Or, de ce phénomène, quelle explication naturelle nous a-t-on présentée jusqu'ici? Débarrassées des belles considérations scientifiques dont on les a entourées, les explications reviennent à ceci : Les enfants ont eu peur... sous l'influence d'une émotion, des enfants voient facilement bien des choses... Il leur a paru que c'était la statue de la grotte qui bougeait... L'un d'entre eux sans doute a suggéré que c'était la Vierge elle-même... les autres ont accepté cette explication et s'y sont tenus... Pour rester fidèles à leur première affirmation, ils ont joué la comédie plus ou moins consciemment... Une illusion au début, un certain degré de mythomanie, une absence de sens religieux chez ces enfants, la naïveté de l'entourage qui, en prêtant l'oreille, a entretenu et favorisé le jeu des prétendus voyants, certains mobiles intéressés et on a tous les éléments de l'explication attendue... Pourquoi chercher plus loin? Cette explication semble, à qui examine du dehors loin des faits, être celle du gros bon sens, et suffire à tout; mais si on considère de plus près et à la lumière des événements réels, l'insuffisance de l'interprétation saute aux yeux, et ne peut satisfaire l'esprit. Qu'on nous permette d'y insister.

Avouons-le d'abord bien simplement : le point essentiel de l'explication proposée, le terme qui la résume est le mot de comédie. De fait, il a bien fallu en venir là. En dehors de l'interprétation surnaturelle, deux hypothèses restaient possibles, celle de l'illusion sous ses différentes formes, suggestion, hallucination, etc., ou celle de la supercherie, que celle-ci soit consciente ou inconsciente, ou un mélange, assez difficile à comprendre, d'illusion et de simulation.

Or ces enfants ayant été reconnus parfaitement normaux, on ne peut plus se contenter d'une illusion de genre hallucinatoire pour expliquer leur vision. Des gens normaux qui,

pendant tout un mois, auraient des hallucinations de ce genre seraient des normaux tels qu'on n'en a jamais vus. Puisqu'ils sont cinq, il faudrait en outre expliquer comment cette hallucination chaque fois se communique de l'un à l'autre. L'absurdité de l'explication apparaissait trop évidente. Nécessairement, il fallait abandonner pareil terrain et se tourner du côté de la simulation.

Les premières perceptions vagues mises à part, les enfants sont donc censés n'avoir pas éprouvé ces phénomènes de vision et d'audition; ils ont simulé, joué la comédie; si par là on échappe à certaines difficultés embarrassantes, d'autres se présentent tout aussi gênantes, auxquelles une réponse satisfaisante n'est pas donnée. Car la simulation tient ici du prodige. Que de problèmes insolubles : psychologie des acteurs, perfection de la dissimulation, sa durée pendant les apparitions, sa constance depuis deux ans, ses effets religieux chez les enfants.

Les acteurs d'abord. Cinq enfants, cinq petits paysans, dont l'éducation ne fut certes pas raffinée, sont devenus tout à coup, sans préparation, des acteurs de premier ordre, chez lesquels des comédiens de profession pourraient prendre des leçons. Par le jeu de leur voix et de leur physionomie, ils ont pu séduire des foules, remuer profondément des médecins, des professeurs, des magistrats, des théologiens qu'il serait puéril de traiter tous comme de grands naïfs. La perfection de la mise en scène a dépassé parfois ce que de grands artistes auraient pu concevoir...

Considérez par exemple cette vision de Fernande Voisin, se produisant le 3 janvier après celle des autres à un moment où la foule n'attend plus rien...; ou bien cet autre geste de la même, le même jour à 9 heures du soir, dans le bureau de M. le doyen... Les enfants étaient venus là accompagnés de leurs parents et nous avions pu les interroger tout à l'aise... Au moment où nous les congédions, lorsque les autres étaient déjà dans le vestibule, Fernande Voisin revient à nous et avec un regard inquiet nous demande : « Qu'a-t-elle bien voulu me dire par ces mots : voulez-vous vous sacrifier pour moi ? » S'il

faut mettre sur ce geste le nom de comédie, c'est la perfection du genre...

Ces petits paysans jouent si parfaitement leur rôle que, dans les mouvements d'ensemble, des observateurs prévenus, chronomètre à la main, ne peuvent noter que quelques fractions de seconde entre les différents acteurs. Et tout cela sans répétition, sans accord préalable. Et l'on pourrait passer en revue tous les traits l'un après l'autre... En vain recourt-on, pour expliquer ces changements, à la « mythomanie »; cette mythomanie il faudrait la montrer chez les cinq enfants; et tout ce que l'on a trouvé, après de longs efforts, c'est ce qui se rencontre à peu près chez tous les enfants. On pourrait concéder à M. De Greeff tout ce qu'il met en avant, et bien davantage encore. Le fait reste inexpliqué.

Autre prodige encore! A cette comédie, les acteurs se laissent prendre eux-mêmes de façon déconcertante. Que ne nous est-il permis de soulever le voile de leur vie intime! Nous pourrions les montrer dans le secret de la vie privée, là où il n'y a plus de spectateur pour applaudir ou flatter, donnant tous les signes de la conviction la plus profonde et la plus inébranlable. Un esprit aussi pondéré et aussi judicieux que le P. Maréchal, S. I., écrivait déjà en septembre 1933 : « D'ores et déjà le temps travaille contre le seul essai sérieux d'interprétation naturelle tenté jusqu'ici, essai qui, bon gré mal gré, prête à tels ou tels des enfants une part de simulation consciente. La persévérance des cinq petits voyants dans leurs affirmations, sans trace d'un conflit de conscience, sans aveu compromettant ni fausse démarche, ne peut, si elle se maintient, que rendre de moins en moins vraisemblable un manque de véracité de leur part quant à l'essentiel des phénomènes éprouvés par eux (1). »

Certains l'avaient espéré et avaient même exprimé tout haut leurs espérances : « un jour ou l'autre, ils se disputeront entre eux, et l'on saura la vérité ». Mais non; malgré leurs discussions

(1) *Revue des Questions Scientifiques*, septembre 1933, p. 304.

d'enfants fréquentes en bien d'autres points, sur cette question des apparitions, il n'y a jamais entre eux le moindre désaccord. Cette conviction entraîne de nombreux sacrifices, non seulement la récitation quotidienne du chapelet, dans des circonstances parfois très pénibles, mais bien d'autres petites mortifications ignorées du public, connues seulement de ceux qui les observent dans l'intimité, et dont la répétition constante approche parfois de l'héroïsme.

Et puis, songe-t-on assez à tout ce qu'on leur suppose de perversité, lorsqu'on imagine que ces enfants, qui ont reçu une réelle éducation religieuse, bien que peut-être pas des plus soignées, ont perdu subitement tout respect intérieur pour l'auguste Mère de Dieu, et jouent à son sujet une comédie impie et sacrilège ? C'est pour nous faire admettre cela qu'on s'est efforcé — bien en vain — d'établir l'irréligion du milieu et de l'éducation familiale... Ces enfants seraient passés d'un coup à cette impiété de gens sans Dieu ni foi, tout en conservant les dehors d'une piété sincère. Où sont donc les moindres indices de l'hypocrisie qu'on leur prête ?

De plus, leur entêtement les aurait rendus indifférents aux souffrances de leurs parents, à ce qu'eux-mêmes ont eu à souffrir.

Les faits de Beauraing, en effet, ont attiré aux deux familles des ennuis, des inquiétudes, des tracas de tout genre, et jusqu'à des pertes matérielles qui, pour l'une des deux familles surtout, furent assez sensibles (1). En fait de railleries, de soupçons, de calomnies qui ont voulu les atteindre dans leur honneur, rien ne leur a été épargné. L'intérieur des deux maisons a été bouleversé; les parents sentent de quel ridicule peut les couvrir toute cette affaire. A tout cela les enfants restent insensibles. Les instances de leurs parents n'aboutissent qu'à leur faire

(1) Nous tenons à souligner ici le haut degré de désintéressement des deux familles. L'énergie avec laquelle elles ont refusé, par exemple, les offres les plus alléchantes de plusieurs sociétés cinématographiques demandant la permission de filmer les enfants met leur honorabilité au-dessus de tout soupçon.

accentuer leurs affirmations : « Mettez-nous un revolver au front, si vous voulez, répondait l'un d'eux un jour, mais nous devrons encore dire que nous avons vu la Vierge ».

Même indifférence des enfants à ce qu'eux-mêmes eurent à souffrir. Madame Degeimbre surtout se montra froide et sévère. « Je ne comprends pas, nous disait-elle il y a quelques jours, que mes enfants aient pu conserver quelque affection pour moi, après tout ce que je leur ai fait souffrir ». Il leur était si facile pourtant de cesser la comédie à temps, même sans rétracter ce qu'ils avaient dit !

Bref, c'est une série de prodiges qu'on veut nous forcer à admettre et sans preuve aucune, sans solide démonstration. Il est vraiment trop facile d'expliquer vaguement par le « subconscient » que ces enfants simples et normaux aient été conduits à cette perfection de l'art de la comédie, à ce degré d'astuce et d'impiété, à ce manque d'affection filiale... Entre les « causes » hypothétiques établies par M. De Greeff et les effets réels et constatés, la disproportion est trop forte !

Nous avons intentionnellement souligné à plusieurs reprises le nombre des *cinq* enfants; c'est, en effet, dans la collectivité du phénomène que réside la clarté spéciale du cas de Beauraing. Chez un enfant pris séparément, l'on pourrait encore supposer bien des choses... mais chez les cinq à la fois ? S'il fallait bon gré mal gré trouver à tout prix une explication naturelle des apparitions de Banneux et même de Lourdes, elle serait moins difficile à découvrir, à notre avis, que pour le cas des enfants de Beauraing, précisément parce qu'ils sont cinq.

C'est ce phénomène *collectif*, dans toute son ampleur, avec toute son étrangeté et tout son merveilleux, qu'il faut *expliquer naturellement*; or l'explication proposée est un tissu d'invraisemblances, bien plus étranges que l'interprétation surnaturelle.

Soulever des difficultés, éveiller des doutes, découvrir des contradictions chez les enfants — même si elles existaient réellement — ce n'est pas *expliquer* le phénomène psychologique complet; or, c'est une explication cohérente et syn-

thétique qu'on est en droit de demander. Des contradictions! Mais il y en avait à Lourdes, à Fatima... les critiques non croyants veulent en découvrir dans plus d'un récit de nos évangiles, et dont l'explication n'est pas toujours si facile. Quoi d'étonnant qu'il y ait des divergences dans le récit de faits qui se sont prolongés tout un mois et ont été vécus par des enfants? Comme le dit très bien le P. Pinard de la Boullaye : « des divergences de détail, loin de révéler l'erreur ou l'insincérité des témoins, manifestent seulement leur indépendance : loin de déprécier leur déposition elles en authentiquent au contraire la valeur et permettent seules d'arriver à la certitude. Parce qu'il est impossible que des observateurs indépendants aboutissent aux mêmes conclusions à moins qu'ils n'aient vu et rapporté correctement » (1). N'oublions pas d'ailleurs qu'un interrogatoire habile, surtout s'il part d'une idée préconçue, embarrassera facilement le témoin le plus véridique et le mieux informé et le mettra sans peine en contradiction avec d'autres et avec lui-même. Ajoutons que, dans le cas présent, l'interrogateur ne semble guère posséder ce don délicat d'interroger des enfants, de se faire comprendre d'eux et de les comprendre; les enfants se sont plaints de ne pas saisir le sens de ses questions et lui-même a-t-il bien réalisé le sens de leurs réponses (2)? Le P. Maes a bien établi ce point et l'établira encore.

L'impuissance à fournir une explication naturelle n'apparaît-elle pas, pour ainsi dire mise à nu, dans l'incapacité à préciser l'objet qui a provoqué chez les enfants cet état émotif, origine supposée de la vision. On croit l'avoir enfin découvert : car après « les longs mois troubles, les interminables enquêtes, les retouches et arrangements » (p. 280), voici « un texte décisif... précieux document » (p.275), un « document révélateur » (p.276). L'origine, la cause de toutes les apparitions de Beauraing

(1) H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus et l'histoire*, p. 171.

(2) Le même reproche a été adressé à M. De Greeff par des adultes : le doyen de Beauraing (cfr *Études Carmélitaines*, 1934, p. 291), mademoiselle Gaspar (*Officiel de Beauraing*, 15 décembre 1934).

et de toutes celles qui en dérivent, la source de tout cet émoi, c'est « la vieille Marie », « une vieille sorcière » chez qui les enfants allaient parfois sonner et qui faisait mine de les poursuivre.

Nous avons voulu voir la vieille Marie, et, à sa vue, nous nous sommes demandé si l'on s'était moqué de nous. Nous nous sommes trouvé devant une bonne vieille, à l'air pas du tout méchant, qui approche de 70 ans et boite fortement; trop consciente de son peu de chance en un concours de course avec de jeunes jambes de 10, 13 et 15 ans, elle n'a jamais essayé de poursuivre les enfants; une fois seulement elle les a menacés de la « trique » s'ils venaient encore ouvrir sa porte. Les enfants la connaissaient parfaitement, la famille Voisin ayant habité en face de sa maison pendant plusieurs années; ils ne la craignaient nullement, mais avec elle « jouaient à la peur ». Le récit d'un jeu, c'est tout ce qu'il y a dans l'exposé de Fernande Voisin; Mlle D. le soupçonnait déjà, mais M. De Greeff n'y a rien vu. La vieille Marie d'ailleurs n'habite pas près du pont, mais à côté de la gendarmerie, assez loin déjà du pont et de la grotte, et la nouvelle explication s'écroule comme les précédentes.

Du reste, fût-on parvenu à expliquer la vision d'Albert et de Fernande Voisin, d'Andrée et de Gilberte Degeimbre par leur vive émotion, qu'il resterait encore à expliquer la vision de Gilberte Voisin, qui, elle, arrivait de l'intérieur du couvent, et qui, parvenue sur le seuil, voit brusquement, avant même d'avoir communiqué avec les autres enfants et de savoir de quoi il s'agit. M. De Greeff niera le fait, mais ses négations ne suffisent pas à le détruire.

Voyons maintenant si on a mieux réussi à réfuter la seconde partie de notre démonstration, à détruire les indices surnaturels que nous avons relevés dans nos précédents articles. Nous ne le pensons pas, et la seconde partie de notre thèse nous semble subsister aussi solidement que la première. Le temps qui passe ne fait que marquer davantage la continuité d'une action divine permanente, dépassant de loin le mode ordinaire de l'action de la grâce : la série des conversions continue et le dossier

s'augmente de mois en mois, de ces retours à Dieu obtenus non seulement à l'heure de la mort, mais en bonne santé, à la suite d'une neuvaine ou après une invocation à Notre-Dame de Beauraing, alors que rien ne semblait permettre l'espoir.

Il ne suffit pas, pour réfuter notre raisonnement, de nous opposer des cas de conversions à Eskioga, à Lympias et ailleurs. Supposons-les même vérifiés et constatés authentiques et accordons, sans hésiter, que la grâce de Dieu peut profiter de toutes les occasions pour s'insinuer dans les cœurs, tout en réussissant à établir la conversion sur une base solide, dogmatique, indépendante de toute erreur, il resterait entre ces cas et ceux de Beauraing une différence notable et qui porte sur deux points.

Tout d'abord, à Beauraing, il ne s'agit pas de quelques cas de conversions isolées, survenues au temps des apparitions, lorsque la foule est plus grande, l'élan de piété plus ardent. Ce que nous proposons comme indice surnaturel à Beauraing, c'est cette longue suite de conversions dont le cours est ininterrompu depuis deux ans, conversions opérées non pas seulement à Beauraing même, mais souvent bien loin de là, jusqu'en Alaska (1). Nous ne pouvons arguer ici que des conversions

(1) *La Voix de Beauraing*, 1er et 15 février 1935. Presque chaque numéro de l'*Officiel de Beauraing* depuis le 15 octobre 1933 (titre changé en « la Voix de Beauraing » en janvier 1935) contient l'un ou l'autre récit de conversion notable. Dans une paroisse très mauvaise, le curé fait une neuvaine à Notre-Dame de Beauraing et, en 15 jours, obtient neuf conversions tout à fait inattendues. — Un médecin, qui depuis très longtemps avait abandonné toute pratique religieuse, accepte pour faire plaisir à sa femme de la conduire en auto à Beauraing. Arrivé là : « Pendant que tu vas faire tes dévotions, je vais aller me promener, dit-il; je reviendrai te chercher »... La dame est bien surprise quand, un peu après, elle entend son mari revenu près d'elle : « Je ne sais ce qui me prend... mais il faut que je me confesse ». Il se confesse à Beauraing même, le lendemain va à la communion, le soir veut fêter sa conversion par un petit dîner de famille... et le surlendemain meurt subitement. — Un prodigue se méconduisait et avait quitté ses parents... Ceux-ci, avec tous leurs enfants, font une neuvaine à Notre-Dame de Beauraing pour obtenir la conversion du coupable et, le dernier jour de la neuvaine, vont tous ensemble en pèlerinage à Beauraing... Qui y rencontrent-ils? Le prodigue qui venait de se confesser à Beauraing même, et, après avoir obtenu le pardon du bon Dieu, se préparait à aller demander celui de ses parents.

notifiées spontanément par les intéressés; il s'y rencontre des cas tout à fait remarquables, que Benoit XIV (*De servorum Dei beatif. et can.*, pars I, cap. XXVIII, n. 5-7) considère comme suffisants pour appuyer une béatification.

Outre ces conversions connues, que d'autres révélées aux seuls confesseurs. « Si mon étole pouvait parler! », disait le prieur d'une abbaye voisine, et nous avons entendu plus d'un confesseur exprimer le même regret (1).

De plus — et c'est la seconde différence qu'il faut noter — à Beauraing, ce fait extraordinaire des futures conversions a été prédit. Nous nous trouvons devant une prophétie réalisée... La Vierge n'avait pas dit : « Je guérirai les malades »... elle l'a fait aussi, mais elle avait dit : « Je convertirai les pécheurs ». Serait-il compréhensible qu'une action divine permanente réalise, au delà de son mode ordinaire, des paroles qui auraient été le fruit de la suggestion ou surtout l'invention de jeunes comédiens ?

Nous croyons être dans la ligne de la meilleure tradition catholique, en attachant grande importance à ces fruits spirituels du grand nombre des conversions. La conversion n'est-elle pas la fin même des miracles et, comme signe de l'action divine, le miracle d'ordre physique n'occupe-t-il pas un rang inférieur (2) ? La justification de l'impie n'est-elle pas une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre (3) ?

Les faveurs temporelles ne manquent pas d'ailleurs et rares sont les semaines où l'on n'enregistre pas l'un ou l'autre cas de

(1) Comme fruit spirituel, la récitation quotidienne du chapelet chaque soir, par tous les temps, apparaît déjà digne d'attention; une moyenne de 150 personnes, dont 30 à 40 hommes, se réunissent à la grotte à cet effet. Nous les avons vus le 19 décembre dernier, continuer leur chapelet sous une pluie battante sans qu'aucun des hommes voulût se couvrir. Ce soir-là même, à 9 heures... la sœur portière n'osait fermer la grille, parce que deux hommes restaient là agenouillés dans un profond recueillement; l'un d'eux était un socialiste notoire converti par Notre-Dame de Beauraing.

(2) *S. Th.*, 3ª pars, q. XLIV, art. 3 ad 1um.

(3) *S. Th.*, 1ª 2æ, q. CXIII, art. 9 et 10. Bien naïve, cette réflexion que nous avons entendue un jour à table d'hôte, dans une pension de famille... « Soit! qu'à Beauraing ils aient des conversions, pourvu que les miracles restent à Lourdes »!!

guérison remarquable. Devant beaucoup de ces cas, la science peut hésiter à prononcer le nom de miracle. Pour qu'elle s'y refuse, si peu de chose suffit; l'absence d'un certificat du médecin traitant refusant de fournir les précisions demandées; mais dans ces guérisons où tous ses efforts à elle ont échoué, est-elle vraiment bien venue à en attribuer toute la gloire à des forces naturelles cachées?

Concluons. Les *Études Carmélitaines* n'ont pas réussi à donner des *phénomènes psychologiques* constatés à Beauraing une explication d'ensemble cohérente, satisfaisante; elles n'ont pas réussi davantage à éliminer ni à affaiblir (1) l'interprétation surnaturelle.

Que les intentions des auteurs soient excellentes, et que, comme le dit M. Leurquin (*o. c.*, p. 511), ils aient voulu écrire pour l'honneur même de la Sainte Vierge, nous en sommes convaincu; nous osons même espérer que leurs attaques contre Beauraing contribueront à manifester le bon aloi de l'interprétation surnaturelle par la faiblesse même des autres explications.

III. La question de principe.

On peut se demander quelle est l'origine de conclusions si divergentes entre catholiques également pieux, également instruits, également au courant des sciences psychologiques et médicales. Car, de part et d'autre, défenseurs ou antagonistes de Beauraing peuvent citer en leur faveur des noms auxquels on

(1) Relevons, en terminant cette partie, une objection encore. Le petit Albert, dit-on, serait, à cause de certains faits, disqualifié comme voyant. Tout d'abord Albert n'est qu'un des enfants. Ensuite à qui d'entre nous appartient-il de fixer à la Vierge les qualités morales et religieuses de ceux à qui elle juge bon d'apparaître? Du reste, les faits allégués contre Albert sont faux et M. de Greeff sait ce qu'a pensé Mgr l'évêque de Namur de ces accusations et le jugement qu'il a porté; nous pouvons donc nous étonner de les voir reprises encore dans les *Études Carmélitaines*.

Enfin, tous ces faits fussent-ils vrais, fussent-ils même bien plus graves, qu'en résulterait-il?... Un indice de plus de l'action divine; car si l'enfant était tel qu'on le décrit, c'est une conversion remarquable qui s'est opérée. Un prêtre, mieux placé que n'importe qui pour le surveiller et le connaître dans l'intimité, déclare : « Si je n'avais pas cru à Beauraing, j'y croirais **depuis que je connais de près le petit Albert** ».

ne peut reprocher ni une théologie rudimentaire, ni la crainte de l'effort intellectuel, ni le manque de probité scientifique. Leurs divergences proviennent-elles, en dernière analyse, d'une différence dans *la connaissance des faits* ou d'un *désaccord dans la méthode, dans les principes de recherche ?*

Certes, pour beaucoup des adversaires de Beauraing, c'est une connaissance insuffisante des faits, des personnages en cause surtout, qui nous semble motiver leur jugement défavorable. Un contact prolongé avec les enfants, faisant entrer dans leur vie intime, permettrait bien mieux d'apprécier leur sincérité et leur témoignage, qu'un bref tête-à-tête d'enquêteur, ou que des notes d'interrogatoire nécessairement incomplètes, sèches et arides, qui laissent échapper tant de choses. Quand il s'agit d'enfants surtout, c'est peu à peu, dans l'intimité, que leurs pensées et leurs sentiments se révèlent (1).

Mais à notre avis, chez d'autres adversaires de Beauraing, outre cette insuffisante connaissance des faits, il y a aussi une divergence dans les principes ou dans la manière de les comprendre. M. Dalbiez a le mérite d'avoir attiré l'attention sur ce point et d'avoir nettement posé la question. Le titre même qu'il donne à son article « Miracle et logique », le reproche qu'il nous fait de violer trois fois en quinze lignes le « principe d'économie » qu'il a posé, l'accusation de « miraculisme » qu'il formule, son éloge de M. De Greeff, comme modèle dans l'intelligence du principe d'économie, tout cela semble marquer une différence d'idées, de méthode, portant sur le jugement même du miracle.

Cette divergence d'idées se laisse malaisément fixer en formules nettes, car nulle part elle n'est exprimée clairement;

(1) Aussi ne comprenons-nous guère le reproche fait au P. Maes d'être « resté trop longtemps à Beauraing » (p. 325, note) et « d'avoir ainsi nui à son enquête ». La critique historique n'accorde-t-elle pas, lorsqu'il s'agit d'événements contemporains, une valeur toute particulière au témoignage et au jugement de ceux qui se trouvent sur place ?... Aussi, comprenons-nous difficilement que tel critique anglais, écrivain de valeur cependant, puisse écrire contre Beauraing, sans avoir pris la peine de se rendre sur les lieux et d'examiner par lui-même...

elle se révèle plutôt à l'état de tendance agissant de façon inconsciente; c'est de l'ensemble des écrits que nous devons la déduire. Cette divergence, pensons-nous, s'accuserait fortement, si, de part et d'autre, nous avions à répondre à ces trois questions :

1° Jusqu'où est-il légitime de porter la défiance en présence d'un fait rapporté comme miraculeux ?

2° Quel est le sens à donner à la « priorité » de l'hypothèse naturelle ?

3° Quels sont les critères d'une véritable apparition ?

1. La prudence ne permet pas d'admettre d'emblée le récit d'un fait extraordinaire; un miracle ne se suppose pas, mais doit se prouver. Cependant, dans la preuve du *fait matériel*, les règles ordinaires de la critique historique sur la véracité des témoins restent légitimes et, *appliquées dans toute leur sévérité*, restent suffisantes, pensons-nous avec les bons auteurs (1).

Certains de nos antagonistes se contentent-ils de ces règles ? A en juger par la méthode et les procédés employés et même par certaines expressions (2), le miracle, comme tel, semblerait avoir contre lui une présomption de droit. Moi qui viens vous raconter un fait d'apparence miraculeuse, je dois être supposé avoir mal vu, mal entendu, mal jugé; vous pouvez, vous, auditeur, et vous devez m'attribuer de la naïveté, des mobiles intéressés, de l'illusion, etc., aussi longtemps que cette explication reste, non pas seulement plus vraisemblable, mais *simplement possible;* une « présomption de droit » existe d'abord contre moi, et elle subsistera aussi longtemps que je ne l'aurai pas *réfutée* et montrée impossible. La constatation du miracle peut devenir dès lors bien difficile; l'application de cette « présomption » peut se faire avec une rigueur plus ou moins grande, et il sera dans la logique du principe de manifester un certain

(1) H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Conférences de Notre-Dame*, 1931, *Le thaumaturge et le prophète*, p. 56.

(2) *Saint-Luc Médical*, 1933, n° 4, p. 211.

dédain pour tous ceux, quels que soient d'ailleurs leurs titres, qui montrent quelque inclination à prendre au sérieux et à examiner de près un fait réputé surnaturel.

Cette tendance qui ne s'avoue nulle part expressément, on la reconnaît à bien des signes chez des médecins catholiques, parfois même chez des théologiens. On la saisit dans des entretiens privés, dans des conférences; c'est une sorte de crainte d'être forcé de reconnaître un fait surnaturel; avec légèreté on parlera des faveurs surnaturelles relatées dans nos vies de saints, comme si tout, ou à peu près tout, devait s'expliquer naturellement (1).

Est-il légitime d'invoquer contre le miracle en général cette sorte de « présomption de droit » ?

Est-ce raisonnable d'abord ? Je ne vois vraiment pas pourquoi des gens dont je ne soupçonne ni la véracité, ni le jugement, ni la probité, lorsqu'ils me rapportent un fait profane, ordinaire ou même extraordinaire, pourraient ou devraient être supposés dépourvus de toutes ces qualités, dès qu'ils me racontent un fait extraordinaire d'apparence miraculeuse. Pourquoi ? On en cherche en vain la raison. Il est étrange ce principe qui m'obligerait à regarder dès l'abord des enfants, jusque-là non suspects, comme des menteurs, ceux qui les ont écoutés comme dénués de tout bon sens et de toute critique, qui me permettrait de soupçonner des mobiles intéressés inavouables chez des

(1) Combien justes ces réflexions de M. G. THIBON (*La Vie Spirituelle*, 1 novembre 1934, p. 104) à propos du cas de Thérèse Neumann. « Nos conclusions ne visaient pas à la certitude mathématique. Comme toutes les analyses qui débouchent sur l'être concret et les mystères de la vie intérieure, elles renferment trop d'irrationnel pour avoir cette prétention. Nous savons aussi qu'elles ne sauraient convaincre les *cliniciens en tant que tels*. Mais la médecine n'est nullement une science autonome : le problème concret de l'hystérie est plus psychologique que médical. Quel médecin pourrait se faire fort de distinguer, sans dépasser sa science, les visions de sainte Thérèse ou les stigmates de saint François des phénomènes apparemment similaires que présentent les malades ? Tout le monde fera appel ici à des critères extérieurs à la médecine : jugements par communion affective, considération des ensembles, des résultats psychologiques et sociaux, de la moralité et de la puissance créatrice des saints. »

personnes connues jusqu'ici par leur sérieux et leur probité, qui justifierait un sans-gêne étonnant à fouiller dans l'histoire des familles et à éclabousser des personnes respectables... Combien plus étrange encore se révèle ce principe lorsque l'ensemble des suppositions ainsi faites aboutit à heurter le bon sens par une accumulation d'invraisemblances, comme nous l'avons montré. La « présomption de droit » contre le miracle est-elle donc si contraignante ?

Le miracle d'ailleurs est-il chose si « invraisemblable » que le suppose cette « présomption » en sens contraire ? Nous ne le pensons pas... Ce n'est en tout cas ni la doctrine de saint Thomas, qui a bien soin, lorsqu'il définit le miracle « factum insolitum » de faire remarquer que le mot « insolitum » ne signifie pas « rare » mais « tranchant sur le cours ordinaire des choses » (1); ce n'est pas la doctrine de Benoît XIV dans son célèbre traité (2); ce n'est pas non plus la doctrine des grands théologiens. Le miracle, peut-on dire, loin d'être rare, se trouve dans l'Église catholique à l'état habituel. Expliquons notre pensée. L'Église fondée par le Christ doit être continuellement et facilement reconnaissable; elle doit manifester certaines notes qui la mettent à part; l'une de ces notes, c'est la sainteté, et un des signes de cette sainteté (exigé par exemple avant toute béatification ou canonisation), c'est le miracle lui-même. L'Église qui continue le Christ continue ici-bas son action thaumaturgique; elle ne serait plus ce qu'elle doit être si le miracle cessait tout à fait. Rien donc ne justifie théologiquement contre le miracle cette défiance que, faute de mieux, nous appelons une « présomption de droit ».

Cette attitude, que nous regrettons chez nombre d'intellectuels catholiques à l'heure présente, ne viendrait-elle pas, inconsciemment nous le voulons bien, d'une certaine crainte de devoir reconnaître l'intervention divine dans les affaires

(1) *Comment. in II Sent.*, dist. 18, q. 1, a. 3 ad 2^{um}; citation faite par Benoît XIV : cf. référence suivante.

(2) *De servorum Dei beatificatione et canonizatione*, Lib. IV, pars 1, cap. 1, n. 5.

humaines, d'un désir exagéré de présenter le catholicisme comme quelque chose de « parfaitement raisonnable » ?

L'intervention divine ! Mais n'est-elle pas ordinaire, continuelle dans la vie intérieure des âmes ? Dieu n'est-il pas présent au fond de l'âme, illuminant, inspirant, et d'autant plus continuellement que l'âme s'abandonne plus complètement à son action ? Que cette action se rende sensible sous forme de locutions, d'apparitions, serait-ce donc si étrange envers des âmes avec lesquelles il est entré dans une grande familiarité ? Ne faut-il même pas s'y attendre parfois ? Et ce qu'il fait envers de saintes âmes, pourquoi ne pourrait-il pas le faire, suivant ses desseins, envers des âmes moins parfaites, des pécheurs même ?

D'ailleurs il restera toujours, dans le catholicisme, dans ses dogmes, dans son histoire, dans l'action de la Providence, quelque chose de transcendant que la raison ne pourra comprendre, qui se tiendra au-dessus d'elle, qui apparaîtra plus mystérieux, plus « merveilleux » qu'humainement « raisonnable ». La doctrine des dons de l'Esprit-Saint, n'est-ce pas cela ?

Les apparitions du reste, ne l'oublions pas, ne sont pas des miracles proprement dits, des dérogations aux lois de la nature physique; si on peut les traiter comme « miracles » puisqu'elles n'ont lieu que par intervention directe de Dieu, elles rentrent plutôt, cependant, dans la catégorie des rapports de l'âme avec Dieu, manifestés de façon sensible; motif de plus de ne pas invoquer contre elles une « présomption de droit ».

Il est très juste et très vrai *(Études Carmélitaines*, p. 374) « que ce n'est vraiment pas le moment, lorsque de trop nombreux psychologues et psychiâtres publient des travaux où la mentalité du croyant est rapprochée de celle de l'enfant et du sauvage, de leur fournir du matériel documentaire à l'appui »; mais l'on se fait illusion, selon nous, si l'on croit pouvoir les ramener à la religion, en leur cachant les merveilles que Dieu, quand il le veut, opère dans son Église.

2. La seconde question que nous avons formulée n'est qu'une conséquence de la première; la réponse va donc nous séparer de même. Si le miracle a contre lui une présomption

de droit, l'explication naturelle a en sa faveur la même présomption. Ce ne sera plus assez pour elle d'être examinée en premier lieu, d'obtenir la première place dans notre considération, mais elle aura pour ainsi dire « droit de cité », l'hypothèse surnaturelle étant reléguée dans le lointain. Le passage de l'ordre « possible » à l'ordre « réel », péché mignon de M. De Greeff, est désormais justifié. Il me suffit de montrer un objet qui *a pu* effrayer les enfants pour conclure qu'*il les a réellement* effrayés... Toute explication d'ordre naturel comme le mensonge, la simulation, les mobiles intéressés, a en sa faveur une priorité de droit dès qu'elle est mise en face d'une explication surnaturelle. Les sauts d'ordre logique n'ont plus de quoi étonner. Le système les permet et les justifie en vertu d'un principe réflexe... Et l'on n'hésitera pas à poser certaines conclusions dépassant manifestement les prémisses. Dans la recension des *Faits mystérieux de Beauraing* (*Rev. Quest. scient.*, sept. 1933, p. 324), le P. Maréchal écrivait : « Un dialecticien exigeant ne manquera pas de constater quelque disproportion entre les prémisses qui feraient attendre un simple « non constat » et la conclusion négative si catégorique. Il est possible que l'enquête scientifique à laquelle échappent fatalement certains impondérables doive s'immobiliser dans un « non constat; il semble moins probable qu'elle justifie jamais une conclusion radicale ». Mais si! cette conclusion radicale est justifiée, elle est même exigée, au nom d'un principe de logique, le « principe d'économie » qui impose toujours la conclusion la plus simple. Car c'est bien à cela, nous semble-t-il, que revient l'article *Miracle et logique* de M. Dalbiez (*Études Carmélitaines*, 1934, p. 360). Cet article nous a mieux fait saisir pourquoi certains avaient reproché à M. Fransen de mettre l'hypothèse surnaturelle sur le même pied qu'une hypothèse naturelle (1).

Mais ce principe : « que l'explication la plus simple est toujours à préférer » n'est-il pas équivoque et même dangereux ?

(1) *Saint-Luc Médical*, 1933, n° 4, p. 211 et *N. R. Th.*, sept. 1933, p. 7-14.

Il est trop clair d'abord qu'il ne vaut que pour autant que cette explication « plus simple » reste plus vraisemblable (1).

« On n'explique pas logiquement un fait, en recourant à une explication qui est simple, mais qui est tout à fait invraisemblable en elle-même ».

Quel sens donne-t-on alors à ce mot « simple » ? Le principe énoncé ne peut être dirigé contre nous qu'avec le présupposé que : « l'explication naturelle est toujours plus simple et plus vraisemblable que l'hypothèse surnaturelle ». Or nous croyons avoir montré plus d'une fois au cours de cet article combien embrouillée, disparate pouvait être une explication naturelle telle que celle qui est proposée pour Beauraing. D'autre part, qu'une explication naturelle soit *toujours* plus *vraisemblable* qu'une explication surnaturelle, aucun catholique, respectueux de sa foi, ne peut l'admettre. Ce serait un des principes du rationalisme (2).

De plus, le « principe d'économie » ne peut se substituer aux arguments, aux indices qui appuient une hypothèse; il ne peut rendre *certaine* une conclusion qui ne se dégage qu'avec probabilité de ses prémisses. Prenons par exemple une guérison, susceptible de deux explications : la suggestion l'expliquerait peut-être, mais les circonstances dans lesquelles elle est survenue, après plusieurs années d'efforts impuissants de praticiens distingués, après neuvaine, attouchement de relique, semblent indiquer une intervention divine sortant de l'ordinaire. Et de pareils cas sont nombreux. Quel est donc le principe logique qui m'obligerait en ce cas à rejeter, à nier l'intervention surnaturelle ? La logique m'impose tout au plus de ne pas écarter absolument l'explication naturelle et de ne pas regarder comme certaine l'intervention divine. Mais quelle faute de logique commet donc la mère de famille, qui, ayant ainsi obtenu après la prière une

(1) *Les sophismes de M. Dalbiez*, par M. l'abbé Voss, *Officiel de Beauraing*, 1er décembre 1934.

(2) *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, article « *Miracle* » par le P. DE TONQUÉDEC, p. 525 sq.

guérison que les médecins n'avaient pu lui donner, dit que « c'est le bon Dieu ou la Vierge qui l'a fait ».

Le défaut de logique se trouve plutôt chez ces médecins, même catholiques, qui, en pareil cas, oublieux de leurs efforts impuissants, posent comme *établie* l'hypothèse de la suggestion pour le seul motif qu'elle est *possible*.

Au fond cette *priorité* de l'hypothèse *naturelle*, inconsciemment postulée ici, n'amène-t-elle pas logiquement à poser, comme insoluble, cette fameuse objection contre le miracle, tirée des *forces inconnues* de la nature? Et votre attitude se retourne contre les principes de notre apologétique (1).

3. Nous serions vraiment curieux de connaître la réponse de certains de nos contradicteurs à la question : « Quels sont les critères d'une véritable apparition? » et, s'ils admettent que la Sainte Vierge a réellement apparu à sainte Bernadette, d'apprendre d'eux la raison de leur croyance. Il ne suffit pas de répondre qu'en bons catholiques ils acceptent le jugement de l'Église qui pratiquement a reconnu l'authenticité des apparitions de Lourdes; l'Église a bien dû s'appuyer sur certains critères. Or, étant donné leurs principes de méthode, nous nous demandons ce qui peut subsister comme critère de l'action surnaturelle.

D'un côté tout détail de l'apparition dont le voyant aura déjà eu quelque idée auparavant *doit* être attribué soit à la suggestion soit à l'élaboration du subconscient. Cette pensée est clairement exprimée p. 297, lorsque, parlant de Banneux, M. De Greeff écrit: « Pour Banneux, la question ne pourrait se poser qu'après qu'il serait établi avec certitude que Mariette Beco ne connaissait absolument rien de Beauraing quand elle eut des visions », et,

(1) De plus, que répondrons-nous à ceux qui, rejetant tout surnaturel, expliquent tous les phénomènes de la vie intérieure, depuis la conversion jusqu'aux états les plus élevés par un simple processus naturel. La grâce divine s'insère d'une manière insensible dans le cours de nos pensées et de nos affections; souvent les antécédents de la conversion, le milieu, l'ambiance, les lectures, les influences, fourniront une explication qui semblera plus *simple*, plus plausible, moins compliquée que celle de la grâce! Et voilà la grâce divine supprimée.

citant le Dr. Ladon : « On objectera que Mariette Beco a déclaré qu'elle ignorait tout de Beauraing. Nous savons bien que cette déclaration, faite en toute bonne foi, ne prouve rien : c'est une des tâches élémentaires de l'inconscient d'imposer l'oubli systématique des faits désagréables. »

Le même présupposé apparaît encore dans cette recherche patiente de toutes les idées, images, sensations, que les voyants auraient pu tirer de leurs lectures, de leurs entretiens, de leurs relations. On veut à tout prix dégager tout ce dont le subconscient aura pu s'alimenter, ce subconscient qui a une si merveilleuse puissance. Or, à ce sous-conscient, le « principe d'économie » confère des droits non moins merveilleux. Qu'il soit seulement établi que le subconscient ait *pu* agir, on aura le droit de conclure, grâce au « principe d'économie », que c'est à lui que *doit* être attribuée l'origine de la vision, et donc qu'il *a agi*.

Combien d'apparitions subsistera-t-il dans la vie des saints qu'on ne puisse avec quelque apparence de raison attribuer au subconscient. Du Christ, de la Vierge, des saints qui leur apparaissent, ils avaient bien déjà quelque idée; des paroles qu'ils entendent d'eux, des instructions qu'ils reçoivent, combien se manifestent comme tellement nouvelles qu'elles ne puissent s'expliquer par leurs lectures antérieures, leurs méditations, bref par l'action du subconscient ?

D'autre part, pouvons-nous recourir aux indices du surnaturel, donnés habituellement dans les traités du discernement des esprits, la joie spirituelle, la certitude, le changement de vie, les fruits de conversion ?... Non; « ces indices n'ont aucune valeur au point de vue scientifique ni à aucun autre point de vue » (1).

Mais comment, alors, pourrons-nous encore discerner l'intervention spéciale du Tout Puissant de l'action diabolique ou de l'action des causes naturelles ?

4. Resterait à voir si les principes excessifs, que nous venons de constater, n'ont pas exercé une mauvaise influence sur

(1) *Saint-Luc Médical*, 1933, n° 4, p. 209, cf. *N. R. Th.*, sept.-oct. 1933, p. 713 et 714.

l'exposé historique lui-même. Un préjugé, surtout s'il porte sur la méthode, peut déformer une enquête en tout ou en partie. L'historien rationaliste qui écrit la vie de Jésus, convaincu que le miracle est impossible, considérera à priori tout merveilleux comme non avenu, comme invention de l'imagination populaire, addition postérieure, évolution de la croyance, que sais-je? En conséquence, il datera autrement les textes, y découvrira des couches rédactionnelles successives, des interpolations, y pratiquera des suppressions jugées nécessaires, etc.

Le récit des faits, tel qu'il nous est offert dans l'enquête des *Études Carmélitaines*, n'aurait-il pas peut-être lui aussi subi l'influence des principes inexacts dont on s'est inspiré? Si vraiment une apparition ou un miracle a contre soi une présomption de droit, si, en vertu du « principe d'économie », je dois donner le pas à l'explication naturelle, si je dois supposer le mensonge, la simulation, l'erreur, la naïveté, aussi longtemps que c'est possible, plutôt que d'admettre l'explication surnaturelle, je n'arrive plus à l'étude des faits comme l'enquêteur impartial, ouvert à toutes les données du problème, entièrement indifférent au résultat de ses recherches. Même malgré moi, ma méthode apparaîtra par endroits subjective; à priori, elle aura quelque analogie, lointaine évidemment, avec la méthode des rationalistes faisant l'histoire de l'Évangile.

De ce point de vue, on peut noter et regretter déjà dans les fameux articles des *Études Carmélitaines* certains traits : l'étalage pompeux des principes de la critique historique, le rappel trop fréquent de la propre compétence et de l'incompétence des autres. La critique historique est au fond le bon sens méthodiquement adapté, et il y a tout de même beaucoup de bon sens, dès les débuts, à Beauraing, chez les parents qui refusent de croire les enfants, chez la mère Degeimbre en particulier, qui va à la grotte munie d'une lanterne et d'un bâton, chez la Sœur Supérieure qui défend aux enfants de parler encore de ces choses, chez M. le Doyen qui se tient systématiquement à l'écart en se contentant d'observer, chez les enfants eux-mêmes qui s'efforcent de rendre comme ils

peuvent, par approximation, l'étrange sensation qu'ils viennent d'éprouver (1).

C'est déformer les faits de Beauraing que vouloir en réduire les données historiques à presque rien, comme s'efforce de le faire M. Leurquin. Les premiers témoins sont trop nombreux, leurs témoignages trop concordants sur l'essentiel, les premiers interrogatoires de M. le notaire Laurent menés avec trop d'intelligence, pour que l'on puisse se contenter de sourire et de jeter tout par-dessus bord, comme s'il n'y avait là que les éléments d'une histoire de badauds. L'influence du préjugé initial ne se révèle-t-elle pas dans cet effort pour réduire, minimiser illégitimement les données historiques, procédé que nous reprochons avec raison aux critiques rationalistes quand ils l'appliquent à nos évangiles ?

Et ne faut-il pas attribuer à la même tendance la liberté que l'on prend avec les textes ? On semble vouloir construire le récit à la place des témoins les plus rapprochés. Laissez donc un peu parler les enfants; écoutez-les; quand ils vous disent que

(1) C'est ce que nous fait remarquer très justement M. A. Pierroux dans une note manuscrite : « Voici une explication qui, je pense, réjouira M. Dalbiez, défenseur jaloux du principe d'économie. Fernande et les autres virent une forme lumineuse, une forme humaine dans l'espace. C'est une chose inusitée, étrange, extraordinaire; néanmoins, leur esprit ne peut se faire à cette idée formidable du surnaturel et, appliquant le fameux principe, ils essaient d'expliquer la chose de la façon la plus simple. Fernande dit que c'est une auto, bien qu'il lui semble que ce n'est pas cela. » Mais en essayant d'une interprétation simple, ils se rendent compte instinctivement que ce n'est pas cela, que ce ne peut être cela, que cela cadre mal avec la réalité. Notre esprit est ainsi fait : mis en présence d'un fait extraordinaire, il essaiera toujours et malgré tout de l'expliquer par tel autre qu'il puisse comprendre, ne pouvant s'élever que difficilement à ce qui le dépasse. Même remarque à faire sur la phrase suivante des *Études Carmélitaines* (*o. c.*, p. 332) : « Les premiers jours, la version majeure ne comportait qu'un mouvement de statue ». Bien que cette assertion soit extrêmement discutable, elle ne ferait pas, si elle était vraie, objection contre l'origine surnaturelle : il est normal que les enfants s'essaient à rendre comme ils peuvent, l'impression que produit sur eux un phénomène inusité, inconnu à leur expérience antérieure. Nous rappelons ce que nous avons écrit dans nos articles précédents : avril 1933, p. 340, et septembre-octobre 1933, p. 704.

c'est là à droite, du côté de la grotte, au-dessus du pont, ne modifiez pas leurs dires, ne dites pas que ce n'est pas là, que c'est dans une autre direction, d'un autre point...

Bref, nous le disons bien simplement, nous considérons comme défectueuse, parce qu'équivoque et théologiquement incomplète, la méthode employée pour attaquer Beauraing. Pour le même motif, elle nous semble dangereuse. Nous en connaissons plus d'un chez qui elle a ébranlé la croyance aux apparitions de Lourdes.

Une remarque encore avant de finir. Depuis les récentes attaques, l'histoire des événements de Beauraing paraît à plusieurs bien embrouillée. A ceux-là nous répondons : non, elle est très simple; elle se présente avec les garanties, les témoignages qui, en toute autre matière, seraient regardés comme convaincants. Ces témoignages avec la date du jour où ils ont été donnés, du jour où ils ont été fixés par écrit, vous les trouvez notés avec soin dans le livre du P. Maes.

Mais sur le fait le plus simple, le mieux prouvé, sur les témoignages les mieux établis, il est facile de jeter l'obscurité. ...Supposez qu'un incident se passe dans une école catholique et fasse l'objet d'une double enquête : de la direction de l'école qui aboutisse à déterminer tel ou tel fait plus ou moins répréhensible, passible de telle ou telle sanction; d'un inspecteur anticlérical, persuadé d'avance que toute école catholique doit dissimuler des scandales, que les interrogatoires faits par la Direction, étant intéressés, n'ont aucune valeur, que les enfants ont été stylés à lui fournir des réponses préparées d'avance (l'équivalence de la version moyenne); s'il se met à interroger sous l'influence de cette idée, comment va-t-il conduire l'enquête ? Dans le moindre geste des enfants, dans un simple clin d'œil, que de choses il croira découvrir; comme il groupera et regroupera les témoignages! Quiconque lira son exposé trouvera que « tout cela est bien embrouillé » et qu'il doit y avoir là-dessous bien des choses sur lesquelles il importerait de faire la lumière...

N'est-ce pas un peu là l'histoire de l'enquête de M. De Greeff,

malgré ses excellentes intentions ? Et ceux qui ne tiennent pas compte de cet état d'esprit et jugent par lui des faits de Beauraing ne doivent-ils pas trouver tout cela peu clair ? A ceux-là nous souhaitons un contact simple, direct, ouvert avec les faits, avec les personnes surtout, et une méthode plus souple, plus accueillante dans leur enquête.

Concluons. L'épreuve du temps, si fatale à tout ce qui est d'origine humaine, semble au contraire mettre mieux en lumière l'origine surnaturelle des visions accordées aux cinq enfants de Beauraing et manifester toujours davantage l'insuffisance des explications naturelles successivement proposées. A mesure que s'écoulent les mois et les semaines, s'augmente aussi le nombre des conversions inattendues, qui révèlent « le doigt de Dieu ». Cette œuvre, telle qu'elle se présente, seule pouvait la réaliser Celle qui peut dire en vérité « Je convertirai les pécheurs »; dans la réalisation de sa promesse, l'apparition livrait sa « carte d'identité ». Là nous semble résider la preuve péremptoire, suffisante par elle seule, au-dessus de toutes les attaques, en dehors de toutes les critiques de la science. Cette preuve, aussi puissante que simple, peut se fortifier de jour en jour, selon qu'avec plus de ferveur nous demanderons à Notre Dame de Beauraing de réaliser son œuvre; car, si elle a dit : « Je convertirai », elle a dit aussi « Priez ».

Arlon. J. B. LENAIN, S. I.